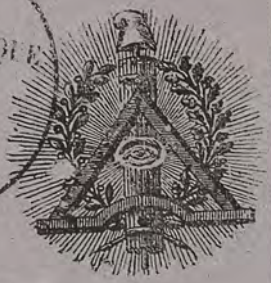
THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1281



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Roger au Recueil
ou
Suite de l'Optimiste
comédie en 1 acte
par Colin D'Harleville
an 3.

REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ROSE ET PICARD,

OU

SUITE DE L'OPTIMISTE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

AVEC UN VAUDEVILLE ET DES COUPLETS;

MUSIQUE DE DALAYRAC,

PAR COLLIN-HARLEVILLE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.



A PARIS,

Chez PRAULT, (*) Imprimeur, Quai des Augustins à l'Immortalité, N°. 44.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

(*) On trouve chez le même Libraire, L'OPTIMISTE, auquel l'Auteur a fait des changemens.

PERSONNAGES.

Le Cit. AGATHON (l'Optimiſte.)	*MONVEL.*
La Cit. AGATHON, ſon épouſe.	*La Cit. VALERYE.*
ROSE, orpheline, parente de la Cit. Agathon.	*La Cit. SIMON.*
Le Cit. MORINVAL, voiſin & ami d'Agathon.	*DESROSIERES.*
Le Cit. PICARD père, ancien portier du Cit. Agathon.	*DUGAZON.*
Le Cit. PICARD fils, jeune volontaire, amant de Roſe.	*DEVIGNY.*
LUCAS, jardinier du Cit. Agathon.	*BOUCHER.*

La Scène eſt en Touraine, au hameau de Plinville, dans la maiſon du Cit. Belfort.



ROSE ET PICARD,

OU

SUITE DE L'OPTIMISTE.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ROSE.

(*Elle arrange une table, des chaises, des tasses, &c.*)

Voila tout arrangé, fort bien. Ma jeune amie,
La charmante Angélique, est encore endormie.
Près d'elle, en ce moment, son petit enfant dort,
Doux fruit de son hymen avec le cher Belfort!
Notre grand-maman dort aussi, je le suppose,
Car personne ne gronde; enfin chacun repose:
Ainsi me voilà libre. Il n'est pas encor tard;
Songeons au digne fils de ce bon vieux Picard.
Ce Picard est toujours présent à ma pensée.
Pauvre ami! quelle nuit, hélas! il a passée!
Il a monté sa garde: il devoit faire un froid!.....
Mais le bon Agathon étoit au même endroit;
Et, plus vieux, il a dû souffrir bien davantage.
Oh! je le plains aussi! Mais Picard! à son âge,
On dormiroit si bien!.... Comme ils vont déjeûner!
Car, en partant, on m'a promis de l'amener.
Le chocolat est bon; oui, je l'ai fait moi-même;

Et, tout soldat qu'il est, je sais que Picard l'aime.
Cher Picard! je ne vois que Picard; ah! je croi
Que cette nuit lui-même il pensoit bien à moi.
Qu'il m'est doux de me voir sa maîtresse chérie!
Je suis fière, d'honneur! C'est qu'après sa patrie,
Et son père, je suis ce qu'il aime le mieux.
Mais notre Citoyenne approche de ces lieux;
Chut.

SCENE II.

ROSE, la Citoyenne AGATHON.

La Cit. AGATHON.

Que faites-vous-là?

ROSE.

J'attends....

La Cit. AGATHON.

Bonne replique!
Pourquoi n'êtes-vous pas à côté d'Angélique?

ROSE.

C'est parce qu'elle dort.

La Cit. AGATHON.

Et l'enfant?

ROSE.

Dort aussi.

La Cit. AGATHON.

A cause de cela, vous demeurez ici!....
Et notre déjeûné?.... Car toujours il retarde.
Mon mari va rentrer de sa superbe garde.
Hé bien, le chocolat se fait-il?

ROSE.

Il est fait;
Il chauffe. Ils vont bientôt revenir, en effet.

La Cit. AGATHON.

Ils vont?..

ROSE.

Eh oui : Picard ſera de la partie.

La Cit. AGATHON.

De la partie ? allons ! elle eſt bien aſſortie !
Dans ce tems-ci, vraiment, on devient familier.
Mon mari monte avec le fils de ſon portier !....

ROSE, *vivement.*

C'eſt le fils du portier qui commande le poſte.
Picard eſt Capitaine.

La Cit. AGATHON.

Oui ?.... c'eſt qu'elle ripoſte !...
Je vais donc déjeûner avec Monſieur Picard !...

ROSE.

Oui Citoy... (*Elle ſe reprend.*) oui, Madame.

La Cit. AGATHON.

Ah ! c'eſt un grand hazard
Si vous n'avez pas dit encore : « oui Citoyenne ! »

ROSE.

J'en ſuis toujours tentée, il faut que j'en convienne.
Car, comme vous ſavez, c'eſt l'uſage par-tout.

La Cit. AGATHON.

A la bonne heure ; mais il n'eſt pas de mon goût.
Ne faut-il pas qu'auſſi je vous citoyenniſe ?

ROSE.

Eh mais... en tout le reſte, inégale & ſoumiſe,
Je vous dois tout, j'en fais l'aveu ; mais, entre nous,
Je ſuis tout auſſi bien citoyenne que vous.

La Cit. AGATHON.

L'Egalité ! par-tout elle veut me pourſuivre.
J'ai beau faire ; à préſent, je ne ſais plus où vivre.
Je vends ma ferme & vais à Paris, il le faut :
La Révolution nous en chaſſe bientôt.
Il faut, au bout d'un an, retourner à Plinville :
Trop heureux chez Belfort d'y trouver un aſyle !....
Et, pour me conſoler, Monſieur change de nom,
Et me fait appeller *Citoyenne Agathon.*
Agathon !...

ROSE.

Ce malheur, au fait, est peu de chose.

La Cit. AGATHON.

Ce n'est rien !... vous voilà bien Patriote, Rose !

ROSE.

Je l'ai toujours été.

La Cit. AGATHON.

C'est fort bien; & je croi
Que vous l'êtes au fonds, sans trop savoir pourquoi.

ROSE.

Ah ! sans savoir !...

La Cit. AGATHON.

Mais non. Je conçois votre ivresse,
Depuis qu'en ce logis on voit venir sans cesse
Ce citoyen Picard, Démocrate enragé !...

ROSE.

Enragé ? Je ne sais. Il est franc, doux, rangé.
Du reste, on ne sauroit aimer trop sa patrie :
Il l'adore, sans doute.

La Cit. AGATHON.

Eh... tenez, je parie
Que ce Picard vous aime.

ROSE.

Il me feroit honneur.

La Cit. AGATHON.

L'aimeriez-vous aussi?

ROSE.

Seroit-ce un grand malheur ?

La Cit. AGATHON.

C'en seroit un très-grand. J'ai des raisons secrettes.
Sachez vous estimer, Rose, ce que vous êtes.
J'ai sur vous des desseins; il suffit : je prétends
Vous choisir un époux, quand il en sera tems.

ROSE.

De cette attention je vous suis obligée.
Mais j'aimerois autant moi-même être chargée
Du soin de le choisir, cet époux.

La Cit. AGATHON.

Voyez donc?

ROSE.

Vous m'allez marier à quelque Arif.... ! Pardon;
Je veux dire à quelqu'un, dont l'air, le caractère,
Les sentimens enfin, ne pourront point me plaire.
Car moi, je veux aimer mon mari : le moyen
D'aimer, de vivre avec un mauvais citoyen !

La Cit. AGATHON.

Eh! qui vous dit qu'on veuille?... En vérité, j'admire
Ce petit air tranchant.

ROSE.

Oui, j'oserai le dire :
Lorsque tous les Français sont rentrés dans leurs droits,
Qu'ils sont libres; il est bien naturel, je crois,
Que de son cœur au moins une fille dispose.

La Cit AGATHON.

Ainsi, sans mon aveu, vous oseriez donc, Rose?...

ROSE.

Je ne dis pas cela. Mais je vous supplirai
De ne pas m'engager ici contre mon gré,
De ne me point contraindre...

La Cit. AGATHON.

Allons, paix, babillarde.

ROSE.

Voilà nos citoyens revenus de leur garde.

La Cit. AGATHON.

Nos citoyens! (*à mi-voix.*) j'enrage.

SCENE III.

La Citoyenne AGATHON, ROSE, AGATHON, PICARD fils.

(*Agathon est en bottines, & ceint d'un sabre; Picard est en uniforme.*)

AGATHON.

Ah! ma femme, bonjour,

La Cit. AGATHON.

Bonjour, mon cher.

(*Picard salue la Citoyenne Agathon, & elle lui rend son salut d'aussi bonne grace qu'elle peut.*)

AGATHON.

Eh bien! nous voilà de retour.

La Cit. AGATHON.

Je vous en félicite. Après une campagne,
Il est doux de revoir ses foyers, sa compagne.
Vous revenez enfin vainqueurs & glorieux!

PICARD fils, *avec fermeté, quoique poliment.*

Le poste où nous étions n'étoit pas périlleux.
Mais, voulût-on en faire une plaisanterie,
On est toujours fort bien où l'on sert sa patrie.

La Cit. AGATHON.

C'est tout simple.

PICARD fils, *à mi-voix.*

Bonjour, Rose.

ROSE, *de même.*

Bonjour. (*haut.*) Hélas!
Vous êtes tous les deux bien harassés, bien las.

AGATHON.

Moi, je ne suis point. C'est une bagatelle;
Je recommencerois, s'il le falloit.

La Cit. AGATHON.

Quel zèle!

ROSE

ROSE, *à Picard fils.*

Et vous, cher citoyen?..

La Cit. AGATHON.

Treve à tous ces discours;
Rose, allez donc chercher le chocolat.

ROSE.

J'y cours.

(*Elle sort en souriant à Picard, qui la suit des yeux.*)

SCENE IV.

AGATHON, la Citoyenne AGATHON, PICARD fils.

AGATHON.

L'aimable fille!

PICARD fils.

Oh! oui.

AGATHON.

Ma foi, je le répète:
Cette garde est vraiment une chose parfaite.
D'abord, elle est l'appui de notre Liberté.
Puis, elle rétablit l'antique Egalité.
Chacun son tour enfin: vous dormez; moi, je veille:
Et puis, lorsque je dors, vous veillez; à merveille.

La Cit. AGATHON.

Toutes les nuits pourtant sont faites pour dormir.

PICARD fils.

Ah! pour que vous dormiez, on veille avec plaisir.

La Cit. AGATHON.

Monsieur!...

AGATHON.

Il est galant.

PICARD fils.

Non, mais je suis sincère.

Le Cit. AGATHON.

Cette garde, ce ſemble, eſt fort peu néceſſaire
Dans un village.

PICARD fils.

Ici, comme par-tout ailleurs,
N'eſt-on pas citoyen ?

AGATHON.

En dépit des railleurs,
Nous nous ſommes montrés, je l'eſpère, à Plinville.
Et, dis-moi, notre garde étoit-elle inutile,
L'autre hiver... de long-tems nous ne l'oublirons tous,
Quand ces brigands nombreux vinrent fondre ſur nous ?
Nous, bien ou mal armés, fiérement nous marchâmes,
Et nous fîmes ſi bien, que nous les repouſſâmes.

PICARD fils.

Vous fûtes bleſſé même, à ce qu'on m'écrivit.

AGATHON.

Un peu, mais quoi ! j'ai fait mon devoir ; il ſuffit.
Quand nos braves Français volent à la frontière,
Pour leurs concitoyens, & pour la France entière,
Il eſt bien naturel, pour garder leurs foyers,
Que tous les habitans ſoient autant de guerriers.

PICARD fils.

Vraiment ! je vois qu'ici l'on fait bien le ſervice.

AGATHON.

N'eſt-ce pas, mon ami, qu'on n'eſt point trop novice ?
Enfin, depuis trois ans, tous ſoldats citoyens,
Nous veillons, protégeons & perſonnes & biens.

La Cit. AGATHON.

Oh oui ! votre gibier, par exemple, il abonde !

AGATHON.

Eh ! le gibier, ma femme, étoit à tout le monde.
Chacun a fort bien pu le tuer ſur ſon champ.
Tu ſais que ſur ce point je n'étois pas méchant,
Que j'ai fermé les yeux ſur beaucoup de licences...
Et je me reprochois encor mes jouiſſances.
Quand je ſongeois combien le gibier coûtoit cher

A nos cultivateurs, je le trouvois amer.
J'aurois fait à l'Etat bien d'autres sacrifices.
Le plus beau droit, celui qui faisoit mes délices,
C'est le droit d'obliger, je ne l'ai point perdu.

PICARD fils.

Oh ! non.

La Cit. AGATHON, *avec impatience à Rose qui rentre.*

Ce déjeûné long-tems est attendu.

AGATHON.

Il arrive à propos.

SCENE V.

LES MÊMES, ROSE, *qui apporte le chocolat.*

PICARD fils, *allant au-devant de Rose pour la soulager.*

PERMETTEZ, je vous prie,
Rose...

La Cit. AGATHON, *avec humeur, à Picard fils.*

Vous allez tout renverser, je parie.

AGATHON.

Ce seroit bien dommage. Allons, asseyons-nous,
Vous, auprès de ma femme, & Rose auprès de vous.
(*Tout le monde s'assied.*)
Et que ne puis-je ainsi réunir ma famille !

ROSE.

Bientôt, j'espère.

PICARD fils.

Oh ! oui, j'en réponds.

AGATHON.

Et ma fille ?
Comment va-t'elle ?

ROSE.

Bien.

AGATHON.

Et le petit Belfort?

ROSE.

A merveille. Il repose: il est déjà bien fort.

AGATHON.

Pauvre petit! vraiment, je crois qu'il me ressemble.

ROSE.

Rien n'est plus vrai.

La Cit. AGATHON.

Le père écrit peu ce me semble.
Je crains.....

AGATHON.

Je ne crains rien: apprends qu'un vrai soldat
N'a pas le tems d'écrire; il fait mieux: il se bat.
Cher Belfort! de la noce il revole à la guerre,
Et devoit revenir après un an: son père
Tombe malade; il court lui prodiguer ses soins:
Ne pouvant la guérir, il le console, au moins,
Puis, lui ferme les yeux: & la douleur dans l'ame,
Ne peut qu'un seul instant revoir sa chère femme,
Et part....

PICARD fils, *avec chaleur.*

Il le devoit. Avec distinction
Belfort servoit avant la Révolution.
Plein de patriotisme autant que de courage,
A tout son régiment il n'a point fait ombrage;
Du service un Français ne se retire pas,
Quand la France en danger a besoin de son bras.

AGATHON.

Bravo! mon cher Picard.

PICARD fils.

Pour moi, je vous assure
Que je serois encore à Metz, sans ma blessure;
Mais me voilà guéri.... si mes vœux sont remplis,
Bientôt.... (*Il regarde Rose.*)

AGATHON, *à mi-voix.*

Ils le seront, c'est moi qui vous le dis;
Et vous serez content de ce petit voyage.

PICARD, *de même.*

Je n'oſe l'eſpérer.

AGATHON, *de même.*

Allons donc ! bon courage.
Tout ira bien, mon cher.

La Cit. AGATHON.

Toujours ſe parler bas !

AGATHON.

Pardon.
(*à Picard fils.*)
Contez-nous donc quelqu'un de vos combats.

PICARD fils.

Eh ! mais...

La Cit. AGATHON.

Pourquoi gêner Monſieur ?

PICARD fils.

Je vous proteſte
Que je conte fort mal.

AGATHON.

Vous êtes trop modeſte.
Pauvre garçon ! l'a-t'il aſſez belle échappé ?
Ce boulet de canon....

PICARD fils.

Oui, m'a preſque attrappé ;
Je devois perdre un bras.

ROSE.

Ah ! mon dieu !

AGATHON, *à Roſe.*

Tu friſſonnes...
Ce boulet a manqué de tuer deux perſonnes.

La Cit. AGATHON.

Laiſſons-là ce ſujet.

AGATHON.

C'eſt bien dit.
(*à Picard fils.*
Ça, mon cher,
Redites-nous encor votre chanſon d'hier :
J'en aime fort l'idée, & le refrain m'enchante.

PICARD fils.

Avec plaisir ; mais quoi, l'on sait comme je chante !

AGATHON.

Eh ! qu'importe ? d'ailleurs, Rose vous aidera,
Et sa touchante voix vous accompagnera.

PICARD fils.

Si Rose vouloit bien...

ROSE.

Ah ! qu'à cela ne tienne ;
Car je la sais par cœur.

PICARD fils.

Quoi, chère citoyenne,
Vous avez retenu ma chanson ?

ROSE.

Oui, vraiment.
Je ne sais... vos couplets s'apprennent aisément.

AGATHON, *souriant.*

Oui ? je le crois sans peine.

La Cit. AGATHON, *avec impatience.*

Allons ! vraiment il semble...

AGATHON.

Ma femme a bien raison : voyons, chantez ensemble.

PICARD fils.

(*Il chante seul les quatre premiers vers de chaque couplet ; Rose chante avec lui les quatre derniers.*)

Autrefois, content d'être aimable,
Joyeux & galant tour-à-tour,
Le Français fredonnoit à table
Chansons à boire, ou bien d'amour. *Bis.*
Maintenant, nos banquets civiques
Retentissent de nobles sons : *Bis.*
Nous aimons toujours les chansons,
Mais les chansons patriotiques. } *Bis.*

AGATHON.

A merveille. Vraiment, vous vous accordez bien.
(*Rose & Picard se regardent en souriant.*)

PICARD fils.

Pour cela, gardez-vous de croire
Que, devenus tristes & froids,

Les Français renoncent à boire,
D'amour aient oublié la voix. *Bis.*
C'eſt aux cœurs mâles, énergiques,
Nobles feux, que vous éclatez, *Bis.*
Nous portons encor des ſantés,
Mais des ſantés patriotiques. } *Bis.*

Doucement notre cœur s'épanche,
Grace à l'heureuſe Egalité;
Amour pur, gaité ſimple & franche,
Sont les fruits de la Liberté. *Bis.*
Ton image, ô ma République!
A nos yeux s'offre à chaque pas. *Bis.*
Jeux, travaux, ſpectacles, repas,
Tout en France eſt patriotique. } *Bis.*

AGATHON, *embraſſant Picard.*

Picard, ces couplets-là ſont d'un bon Citoyen;
A tout Républicain ils ſont bien ſûrs de plaire.
(*à Roſe.*)
Le cœur en eſt ému... n'eſt-il pas vrai, ma chère?

ROSE.

Il eſt vrai...

AGATHON *à Picard.*

Répétez ce troiſième couplet:
Je veux l'apprendre auſſi.

La Cit. AGATHON.

Pardonnez, s'il vous plait,
Meſſieurs: cette chanſon eſt ſuperbe, ſans doute.
Mais, du matin au ſoir, Dieu ſait ſi j'en écoute!
Et d'ailleurs, j'ai là-bas des ordres à donner.
(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

AGATHON, ROSE, PICARD fils.

PICARD fils.

Elle eſt peu curieuſe.

AGATHON.

Il faut lui pardonner.

C'est qu'en patriotisme elle ne va pas vite.
Outre que sa fortune est tant soit peu réduite,
L'amour-propre est blessé par mille petits riens.
Ses regrets obstinés m'affligent, j'en conviens.
Qu'y faire, mes amis? je suis doux, puis j'espère
De l'exemple, du tems, & de son caractère;
Car elle a de l'esprit; elle est humaine, au fonds;
Et sera patriote avant peu, j'en réponds.

ROSE.

Qui ne le sera pas?

AGATHON.

Eh oui! qu'elle se presse...
Ah! c'est le Jardinier. Que veut-il?

SCENE VII.

LES MÊMES, LE JARDINIER.

AGATHON.

Hé bien, qu'est-ce,
Mon bon Lucas?

LE JARDINIER.

Monsieur...

AGATHON.

Monsieur!.. Eh! songe donc
A ne plus m'appeller que Citoyen.

LE JARDINIER.

Pardon,
Monsieur; c'est que j'oublie...

AGATHON.

Encor!

LE JARDINIER.

C'est l'habitude.

AGATHON.

Ce terme de Monsieur à mon oreille est rude.
Il ne dit rien au cœur; il n'est pas naturel;
Celui de CITOYEN est bien plus fraternel.

LE JARDINIER.

LE JARDINIER.

Je dois pourtant reſpect...

AGATHON.

Oui, peut-être à mon âge ;
Car je ſuis le doyen de mon petit ménage.
Ne vois en moi qu'un homme, au reſte ; & te ſouvien
Que je ſuis ton égal & ton concitoyen.
Hé bien donc ! tu diſois que quelqu'un me demande ?

LE JARDINIER.

Oui, mon... Concitoyen.

AGATHON.

Bon.

LE JARDINIER.

Ils ſont une bande :
L'un d'eux tient un rouleau de papier ſous ſon bras.

AGATHON.

Ah ! je ſais ce que c'eſt : j'y vais. Mais quoi ! Lucas,
Je te fais compliment : ton jardin eſt ſuperbe :
Aucune place vuide, & pas un ſeul brin d'herbe.
Parterre, potager, eſpaliers, tout eſt bien.

LE JARDINIER.

Ah ! vous êtes toujours content, cher citoyen.

AGATHON.

Non. Je te rends juſtice.

LE JARDINIER.

Il eſt bien vrai qu'en France,
On n'a point encor vu de plus belle apparence.
Vignes, jardins, champs, prés, tout fait plaiſir à voir.
La belle année enfin que nous allons avoir !

AGATHON.

Mais à l'Etre ſuprême, il faut en rendre hommage,
Car tu n'es pas toujours courbé ſur ton ouvrage ;
Tu tournes quelquefois tes regards vers les cieux.

LE JARDINIER.

Oh ! oui. Mais quelque part que je jette les yeux,
Sur ma tête, à mes pieds ; enfin, par-tout de même,
J'admire, & crois devoir bénir l'Etre ſuprême.

AGATHON.

Bien dit, mon cher Lucas; tu m'enchantes; mais voi
Combien l'homme est heureux !

LE JARDINIER.

Ah ! qui l'est plus que moi?
Tous les humains là-haut ont un excellent père;
Et moi, j'en ai là-haut un second sur la terre.
Mais je vais arroser; car avec tout cela,
Aide-toi, comme on dit, *& le ciel t'aidera.*

(*Il sort.*)

AGATHON.

Bien.

SCENE VIII.

AGATHON, ROSE, PICARD fils.

AGATHON.

Il a de l'esprit, avec un cœur sensible.
C'est qu'il m'aime vraiment !...

PICARD, fils.

Eh ! seroit-il possible
De ne pas vous aimer?

ROSE.

Vous-même, pour eux tous
Etes si bon !

AGATHON.

Eh ! mais, c'est tout simple. Entre nous,
Comme Greffier, souvent je reçois leur visite;
Car ils sont enchantés de m'avoir : j'écris vite :
J'ai la main belle; & puis j'ai bien plus de loisir,
Ah ! de les obliger je me fais un plaisir.

ROSE.

En est-il un plus doux?

AGATHON.

Un tel emploi m'honore.

Ils m'avoient élu Maire ; & d'une voix encore
Ils m'ont nommé Greffier : cela prouve, je croi,
Qu'ils ont toujours un peu de confiance en moi.
(*Après un moment de pauſe.*)
Ces villageois, qu'à peine on croyoit nos ſemblables,
Combien, moi, je les trouve honnêtes, reſpectables!
Je les admire. Bons, ſobres, laborieux,
Point débauchés ſur-tout, & point ambitieux;
Leur corps ſain, vigoureux, leur ame droite & pure,
Semblent encor ſortir des mains de la nature.
Mais ils ne ſentoient pas aſſez leur dignité,
Leurs ames que tenoient comme en captivité,
La ſuperſtition, les dîmes, les corvées,
Le travail même ; enfin les voilà relevées...
A leurs yeux ; car toujours elles brilloient aux miens.
Ils ſavent tous qu'ils ſont hommes & citoyens,
Et que leurs longs travaux, ſeuls nourriciers des villes,
Sont les premiers de tous, étant les plus utiles.
Mais je m'oublie : adieu ; car tous ces braves gens
N'ont pas de tems à perdre : au revoir, mes enfans.
(*Il revient ſur ſes pas.*)
Je vous laiſſe tous deux, & n'en ai point d'ombrage.
Je vous connois : ma Roſe eſt vertueuſe & ſage;
Et l'amant délicat, le brave citoyen,
De l'honneur de ſa belle eſt le plus ſûr gardien.
(*Il ſort.*)

PICARD fils, *lui crie de loin.*

Oui, je vous en réponds.

SCENE IX.

ROSE, PICARD fils.

PICARD fils.

Que cet homme eſtimable
A de patriotiſme, & qui le rend aimable!

ROSE.

Et ce n'est point chez lui, crainte, affectation.
Il étoit, dès avant la Révolution,
Ce qu'il est aujourd'hui, bon, humain, populaire.

PICARD fils.

La Révolution d'abord a dû lui plaire.
Les principes divins par elle proclamés,
Dès long-tems, dans son cœur étoient tous imprimés;
Et ce qu'a prononcé le vœu d'un peuple immense,
Agathon, par instinct, l'exécutoit d'avance.

ROSE.

Aussi, de son pays bien loin de s'exiler,
D'abord, dans notre garde il a su s'enrôler.
Même zèle depuis, même patriotisme;
Il n'a point varié. Chez lui point d'égoïsme.
Il ne cherche pas même à paroître, à briller.
Tour-à-tour, digne Maire & simple Fusilier,
Pour le bien public seul, par-tout il se dévoue.

PICARD fils.

Ce qui m'en plaît sur-tout à moi, je te l'avoue,
C'est qu'en lui, le civisme est franc, sans être outré,
Et que, sage & sensible, il n'est point modéré.
Mais laissons ce brave homme. & parlons de nous-mêmes.
Je t'aime, chère Rose, & je crois que tu m'aimes.
Car les déguisemens ne sont pas faits pour nous.
Quand pourrai-je espérer de me voir ton époux?
Il me tarde vraiment que ce beau jour là vienne.

ROSE.

Tu connois ma tendresse, & je crois à la tienne;
Mais quoi! je suis bien jeune encore.

PICARD fils.

J'en conviens.
Nous en ferons plutôt d'utiles citoyens.
Tiens, nous ne sommes plus dans ces jours de mollesse,
Où l'amour n'étant rien que langueur & foiblesse,
En soupirs, en fadeur pouvoit se consumer.

Mais quand l'esprit public a su nous enflammer,
Tous les instans qu'on donne à la galanterie,
Sont autant de larcins qu'on fait à sa patrie.
Je suis guéri, ma chère, & me crois obligé
De prévenir plutôt la fin de mon congé.
Que ta tendresse ici ne soit point alarmée:
Une fois ton époux, je repars pour l'armée.

ROSE.

Touchant motif vraiment pour obtenir ma main!
Monsieur m'épouse, & puis il part le lendemain.

PICARD fils.

Vous m'appellez Monsieur! vous êtes donc fâchée?

ROSE.

Mais oui.

(*Se radoucissant.*)

Tu sais combien je te suis attachée.
Mais sachons différer notre commun bonheur.
Si ton devoir t'appelle au poste de l'honneur,
Pars: tu connois ma foi, je ne suis point jalouse.
Vole, & reviens vainqueur: au retour, je t'épouse.

PICARD fils.

Attendre jusques-là? je n'y puis consentir.

ROSE.

Ah! si tu m'aimois!...

PICARD fils.

Rose, il ne faut point mentir:
L'espérance & l'amour échauffoient mon courage.
Mais combien j'en aurois encore davantage,
Si je pouvois me dire: « Allons, Picard, du cœur,
» Tu te bats pour ta femme. » Ah! je serois vainqueur.

ROSE.

Songe donc... A tes vœux quand je serois docile,
Que telle autre à gagner sera plus difficile.
C'est elle qu'il faudroit presser plutôt que moi;
Et tu sais bien de qui je veux parler, je croi.

PICARD fils.

Ah! oui, la citoyenne Agathon. Il me semble
Que nous devons pourtant être assez bien ensemble.

Car enfin, j'ai pour elle en mille occasions,
Des égards, des respects, & des attentions,
Qui vraiment ne sont pas des plus républicaines,
Il faut que je l'avoue; & je perdrois mes peines!

ROSE.

Ces efforts, mon ami, dont je te sais bon gré,
La touchent foiblement: même, je t'avourai
Qu'aux soins que tu me rends, elle paroît contra.
Tant cette femme en tout est extraordinaire!

PICARD fils.

Ah, Rose! je sais bien pourquoi je lui déplais,
C'est parce que je suis bon patriote.

ROSE.

Eh, mais!...
Je ne sais trop. Sur moi, dit-elle, elle a des vues
Qui me conviennent mieux.

PICARD fils.

Te sont-elles connues?
(*Avec dépit.*)
Eh non!... Que ceci va me causer de chagrins!

PICARD fils.

Mais si la citoyenne est ferme en ses desseins,
Ecoute donc, au fait, elle n'est point ta mère;
Et, d'ailleurs, n'as-tu pas vingt & un ans, ma chère?

ROSE, *vivement.*

Non, je ne les ai point pour lui désobéir.
Rose, mon cher ami, ne veut point te trahir.
Je t'aime bien; je suis fort bonne Démocrate;
Mais jamais pour cela, je ne veux être ingrate.
Je lui dois tout. Tantôt, en ma vivacité,
J'ai mis dans mes discours un peu de liberté.
Mais elle n'ira pas au point d'être rebelle;
Et, tout en promettant de te rester fidelle,
Jamais, sans son aveu, je ne me marirai.

PICARD fils.

Je ne puis qu'applaudir. Car, je te l'avourai,
Reconnoissance, amour, c'est le seul despotisme
Qui puisse supporter mon chaud patriotisme.

Mais nous la toucherons. Bon, voici Morinval.
J'eſpère en lui : s'il a plaidé pour ſon rival,
Il voudra bien m'aider ; car il m'eſtime & m'aime.

ROSE.

Ah ! je le crois. Il eſt ſi brave homme, lui-même !

SCENE X.

MORINVAL, PICARD fils, ROSE.

MORINVAL.

Ah ! bon jour, mes amis.

PICARD fils.

Bonjour, cher citoyen.

ROSE.

Vous voilà de retour !

MORINVAL.

Oui, chere Roſe. Hé bien,
Quoi de nouveau? Voyons.

PICARD fils.

Quoi? que Roſe m'eſt chère...

MORINVAL.

Cela n'eſt pas nouveau.

PICARD fils, *débite vivement tout ce couplet.*

Non. Que j'ai ſu lui plaire,
Qu'avant de repartir, je voudrois l'épouſer,
Que Madame Agathon peut me la refuſer,
Que Roſe, bien moins tendre encor qu'obéiſſante,
Ne m'épouſera pas à moins qu'on n'y conſente,
Que j'ai grand beſoin d'aide, & qu'enfin aujourd'hui,
J'implore, bon voiſin, votre appui.

MORINVAL.

Mon appui?
Vous connoiſſez tous deux mon amitié, mon zèle.
Mais de votre union vouloir que je me mêle,
C'eſt vouloir, mes enfans, qu'elle manque tout net.

Pour réussir en rien Morinval n'est point fait,
Et je ne peux que nuire à ceux pour qui je plaide.

ROSE.

Oh non! mais essayez, & venez à notre aide.

MORINVAL.

Volontiers. Si jamais, hélas! je n'ai goûté
Le plaisir d'être utile, au moins je l'ai tenté.
Ça, mes amis, je vais entreprendre l'ouvrage.
(*à Picard fils.*)
Retirez-vous d'abord, de peur de faire ombrage.

PICARD fils.

Puisqu'il le faut, je sors. Adieu, Rose.

ROSE.

Au revoir?

PICARD fils.

Oui, je l'espère bien: je reviendrai ce soir.
Trois objets, à jamais, partagent ma tendresse;
Ma patrie avant tout, mon ami, ma maîtresse.
(*Il sort.*)

SCENE XI.

ROSE, MORINVAL.

MORINVAL, *le suivant des yeux.*

Hé bien! voilà pourtant ceux qu autrefois l'orgueil
Dédaignoit, eût à peine honorés d'un coup d'œil!
J'appréciai toujours ce jeune homme: oui, ma chère,
Vous serez fort heureuse avec lui.

ROSE.

Je l'espère...
Si je l'épouse, au moins: car la dame Agathon
Me paroît éloignée...

MORINVAL.

On verra; que sait-on?
Quelqu'un vient; bon c'est elle. Allons, laisse-nous,
Rose.

ROSE.

ROSE.

C'eſt ſur vous, ſur vous ſeul que mon bonheur repoſe.
(*Elle ſort.*)

MORINVAL, *de loin.*

Aimable & chère enfant!

SCENE XII.

MORINVAL, la Citoyenne AGATHON.

La Cit. AGATHON.

C'EST vous, mon cher voiſin!

MORINVAL.

Oui, bonjour, ma voiſine.

La Cit. AGATHON.

Ah! de retour, enfin!

MORINVAL.

Vous reconnoiſſez là mon bonheur ordinaire:
Je m'en vais à Paris pour finir une affaire
Qui dût m'y retenir tout au plus quinze jours.
Mais j'y tombe malade; &, loin de tout ſecours,
J'y languis... ſans parler de ce que cela coûte!...

La Cit. AGATHON, *aſſez froidement.*

C'eſt un cruel malheur. Vous jugez bien ſans doute
Du ſincère intérêt que nous avons pris tous...

MORINVAL.

Je vous en remercie. Et votre cher époux,
Comment ſe porte-t-il?

La Cit. AGATHON.

Très-bien: toujours le même,
Plus ferme que jamais dans ſon charmant ſyſtême,
Trouvant que tout va bien, très-bien.

MORINVAL.

Eh! mais, tant mieux,
Pour lui du moins: que n'ai-je auſſi les mêmes yeux!

La Cit. AGATHON.

Vous n'êtes pas content de tout ce qui ſe paſſe?

MORINVAL.

Ah!

La Cit AGATHON.

Bon, je vous entends.

(*d'un air plus affectueux.*)

Asseyez-vous, de grace.

MORINVAL.

Bien obligé.

La Cit. AGATHON.

Je suis charmée, en vérité,
De vous revoir, sur-tout en meilleure santé.

MORINVAL.

Je suis sensible...

La Cit. AGATHON.

Enfin, vous voilà raisonnable;
Et vous ne trouvez plus tout superbe, admirable.
Comme moi, désormais vous saurez discerner
Ce qu'il faut applaudir, ce qu'on peut condamner.
Au moins, nous serons deux, nous pourrons nous entendre;
Oui..

MORINVAL.

Je ne me suis pas, je le vois, fait comprendre.

SCENE XIII.

La Citoyenne AGATHON, MORINVAL, AGATHON.

AGATHON, *de loin.*

MORINVAL!

MORINVAL.

Agathon!

AGATHON.

Mon ami, c'est donc toi,
Après six mois entiers, enfin je te revoi.

MORINVAL.

Ils m'ont paru bien longs.

AGATHON.

C'eſt pourtant lui, ma femme.
(*à Morinval.*)
Embraſſons-nous encore.

MORINVAL.

Ah ! de toute mon ame.
Par ce touchant accueil je me ſens attendri.

AGATHON.

Ce pauvre Morinval ! le voilà donc guéri !

MORINVAL.

Il eſt bien tems, je crois.

AGATHON.

Va, mon vieux camarade,
De ta vie, à préſent, tu ne ſeras malade.

La Cit. AGATHON.

Il en répond.

AGATHON.

Mon cher, on va ſe tutoyer :
Sur mon meilleur ami je prétends m'eſſayer.
Fais de même ; & ſuivons déſormais un uſage,
Que je trouve à la fois patriotique & ſage :
Car, outre que le *vous* ne s'adreſſe qu'à deux,
Le *toi* ſemble plus tendre & plus affectueux.

Le Cit. AGATHON.

Oui, fort bien ; mais je vais vous dire une nouvelle,
Notre ami Morinval rabat de ſon beau zèle ;
Il n'eſt plus ſi content de tout ce qui ſe fait.

AGATHON.

Comment ?

La Cit. AGATHON.

Demandez-lui.

AGATHON, *à Morinval.*

Se peut-il, en effet ?
Mais, mon cher Morinval, ſous l'ancien régime,
Tu ne voyois par-tout qu'erreur, misère ou crime ;

A t'entendre, en un mot, tout étoit mal : eh bien !
Lorſque tout eſt changé, tu dois trouver tout bien.

MORINVAL.

Ecoute, à me juger ton épouſe eſt trop prompte :
J'en ſuis fâché ; mais quoi ? nous ſommes loin de compte.
Non, mon cher Agathon, je ne ſuis point changé.
Exempt, tu le ſais bien, de maint ſot préjugé,
J'ai de tout tems haï, frondé la tyrannie,
Déteſté l'eſclavage ; & mon ſombre génie
En ſecret révolté contre l'oppreſſion,
N'avoit pas attendu la Révolution.
J'ai ſenti le beſoin d'un autre ordre de choſes :
Grace au ciel, il exiſte ; & toi, tu me ſuppoſes
Contre ce qui s'eſt fait un injuſte chagrin ?
Non. Si je gronde ici, c'eſt en Républicain ;
C'eſt en homme qui craint que de ce titre inſigne
Plus d'un Français encor ne ſoit pas aſſez digne,
Qui voit avec douleur qu'on n'eſt point pénétré
De cet eſprit public & de ce feu ſacré,
Dont devroit enflammer l'amour de la Patrie.
De cent traits généreux mon ame eſt attendrie.
Mais mon ami, combien de baſſes actions,
De calculs ténébreux, de viles paſſions !
Chez la plupart, combien de froideur, d'égoïſme !
Qu'il eſt, ſous le manteau d'un beau patriotiſme,
De traîtres, d'intrigans, d'avides fourniſſeurs !
Et tout cela, pourquoi ? C'eſt qu'on n'a point de mœurs ;
C'eſt que tout a changé, tout, excepté les hommes ;
Et que nous-même enfin, oui, tous tant que nous ſommes,
Ne ſemblons pas encore aſſez bien convaincus
Qu'on n'eſt Républicain qu'à force de vertus.

AGATHON.

Ce diſcours, Morinval, annonce une belle ame ;
Et j'applaudis moi-même au zèle qui t'enflamme.
Ce que tu nous dis-là, je l'ai ſouvent penſé.
Mais que veux-tu, mon cher ? on court au plus preſſé.

Il falloit ſecouer le joug du deſpotiſme ;
Et pour y réuſſir, à ce patriotiſme
Tu ſens bien qu'il falloit donner tout ſon effor.
Nous voilà libres ; mais ce n'eſt pas tout encor.
Il faut vaincre ou mourir ; & purger nos frontières
D'eſclaves, de brigands, des hordes meurtrières,
De deſpotes jaloux contre nous conjurés ;
De tous nos ennnemis à la fin délivrés,
Et ne craignant plus rien des tyrans ni des traîtres,
Lorſqu'enfin nous ſerons chez nous une fois maîtres,
Des ſaintes loix le règne alors s'affermira ;
Les mœurs y répondront ; & l'on reconnoîtra
Que notre République, heureuſe & triomphante,
A les vertus pour baſe, & même les enfants.

MORINVAL.

Je l'eſpère.... mais quoi, mon cher, depuis ſix mois,
Te voilà devenu bien fort !

AGATHON.

Ah ! je le crois.
On ſe forme, vois-tu, dans une République.
Jadis, je me mêlois fort peu de politique :
Car à quoi bon ? ni toi, ni moi, n'y pouvions rien.
Et lorſque je diſois « tout eſt bien, tout eſt bien, »
Je jugeois les détails, & point du tout l'enſemble.

MORINVAL.

En détails, il étoit bien des maux, ce me ſemble.

AGATHON.

Sans doute, il en étoit ; mais chez moi, moins qu'ailleurs.
Heureux en femme, fille, amis & ſerviteurs,
Habitant fortuné d'un paiſible hermitage,
Cher & peut-être utile à tout mon voiſinage,
Je croyois tout le monde heureux : du grand tableau
Je ne voyois qu'un coin, & le voyois en beau.
Car il entra toujours en tous nos vains ſyſtêmes
Tant ſoit peu d'égoïſme, & d'amour de nous-mêmes.
Mais enfin de mon ſort ſi je m'applaudiſſois,
Cela n'empêche pas qu'avec tout bon Français

Je ne sente à présent que mille abus énormes
Vouloient un prompt remède & de grandes réformes.
Tout est changé, tant mieux; j'en suis charmé : mais quoi ?
Dans mon erreur du moins j'étois de bonne foi.
Peut-être mon bonheur n'étoit qu'imaginaire,
Et ma gaiété l'effet d'un heureux caractère;
Mais, c'est par sentiment & par réflexion
Que j'adore aujourd'hui la Révolution,
Que j'espère bientôt la mieux bénir encore.
Qu'il sera beau le jour dont nous voyons l'aurore!...

La Cit. AGATHON.

Eh ! je ne verrai point ce jour là de long-tems,
Ni vous non plus.

AGATHON.

Hé bien ! n'as-tu pas des enfans ?
Nos enfans le verront. Je sens que je suis père,
Et qu'on jouit déjà du bonheur qu'on espère...
Qu'on espère? que dis-je? eh mais ! en cent façons,
Oui, tout en espérant déjà nous jouissons.
Ce Dieu, dont on avoit défiguré l'image,
Reçoit d'un peuple entier un simple & pur hommage.
Après Dieu, c'est la loi, dont l'invisible main
Nous va de bonnes mœurs applanir le chemin.
Voi la maternité de respects entourée,
Le célibat flétri, la vieillesse honorée,
La pitié tendre unie à l'amour filial,
Le divorce épurant le lien conjugal,
La chicane, cette hydre à jamais terrassée,
D'un luxe corrupteur la mémoire effacée,
Et ces secours, qu'enfin donne l'humanité,
Ne laissant nul prétexte à la mendicité.
Par-tout haine aux pervers, honneur à la décence,
Au malheur, & sur-tout respect à l'innocence.
Ainsi la République, ô mon cher Morinval !
De toutes les vertus a donné le signal.

MORINVAL.

J'embrasse avec transport cette touchante image.

(Voyant venir Picard père.)

Et... tiens, ce sentiment, voici qui le partage,
Qui de la liberté goûte déjà les fruits,
Et d'avance est heureux.

SCENE XIV.

LES MÊMES, PICARD père.

PICARD père.

Oui, certes, je le suis.
La Révolution a su m'élever l'ame.
Me voici retiré, vivant près de ma femme,
Mon maître, libre enfin, heureux, quoiqu'un peu tard.
Chacun estime ici le citoyen Picard.
On me vient pour les grains de nommer commissaire.
J'ai de plus un bon fils, excellent militaire,
Et même Capitaine; enfin cela fait voir
Que dans le bataillon il a fait son devoir.
Et, sans prétendre avoir une grande importance,
Je commence à sentir un peu mon existence.

AGATHON.

Ce bon Picard! enfin ses droits lui sont rendus.

La Cit. AGATHON.

Il a gagné tous ceux que nous avons perdus.

MORINVAL, *vivement.*

Ils sont comme cela des millions en France,
Qui gagnent pour un seul qui perd.

PICARD père, *d'un ton un peu goguenard.*

Et l'espérance,
Citoyenne?...

La Cit. AGATHON, *amèrement.*

Eh mais donc! il est de bonne humeur,
Le citoyen Picard!

PICARD père.

J'étois un peu boudeur;

C'est que dans mon état je ne pouvois me plaire.
La domesticité n'étoit point mon affaire.
Ceci n'est point pour vous, citoyen Agathon.
Votre service étoit si doux, & vous si bon!
Mais ce n'est pas de même auprès de tout le monde;
Lorsque chacun commande, & que sans cesse on
gronde..
Qu'on grondoit. Puis, malgré toute votre bonté,
Tout cela me sembloit blesser l'égalité.
Je disois comparant mon état & le vôtre:
» Un homme n'est point fait pour en servir un autre:
» C'est attenter enfin aux droits de l'homme.

AGATHON.

Un peu.
Cela me répugnoit; moi, j'en ferai l'aveu.
Aussi je n'ai gardé, de ma maison entière,
Que mon bon Jardinier, avec ma cuisinière.
Encor ce sont plutôt des amis.

La Cit. AGATHON.

A ravir!
On n'aura plus le droit de se faire servir!

MORINVAL.

Non, l'on n'attendra plus d'une main mercenaire
Ce que tout simplement soi-même on pourra faire;
Non, l'on ne verra plus de lâches fainéants
Déserter sans pudeur la culture des champs,
Pour venir végéter & ramper dans les villes:
L'agriculture enfin & les métiers utiles
Réclament tous nos bras.

AGATHON.

Sans doute. Au moins on peut,
Car la loi le permet, l'humanité le veut:
On peut... Et cette idée a pour moi des délices,
Par un échange heureux de soins & de services,
S'aider, se soutenir l'un l'autre, à tout moment,
Se prouver que l'on s'aime; & mutuellement
S'attacher par les nœuds de la reconnoissance.

PICARD père.

PICARD père.

Auſſi, cher Agathon, voilà ma jouiſſance.
Bien que j'aie, entre nous, gagné ce peu que j'ai,
Du reſte, à votre égard, je ne ſuis point changé:
Portier, je vous ſervois; citoyen, je vous aime.

AGATHON.

Et moi, mon vieux ami, je ſuis toujours le même.
Croi... Mais que nous veut Roſe?

SCENE XV.

Les mêmes, ROSE, *qui accourt.*

La Cit. AGATHON, *à Roſe.*

ALLONS! courez plus fort!

ROSE, *de loin.*

Une lettre.

AGATHON.

Une lettre? eſt-elle de Belfort?

ROSE.

De lui-même, & pour vous.

AGATHON.

Ah! donne vîte, donne.
J'accuſois ſa pareſſe... oh! bien, je lui pardonne.
(*Il lit vîte les deux vers ſuivans.*)
» De Lauterbourg, ce vingt frimaire, l'an ſecond
» De la République une, indiviſible... » bon.
» Cher Citoyen Papa..»
Le petit mot pour rire!
» J'aurois dû vous écrire, & depuis bien long-tems:
» Mais quoi! ſi vous ſaviez combien j'ai peu d'inſtans!
» Je puis penſer à vous, mais non pas vous écrire.
» C'eſt une marche, un coup de main:
» Du matin au ſoir, je travaille:
» Puis on nous promettoit un combat très-prochain;
» Et bien plus volontiers j'écris le lendemain

» Que la veille de la bataille. »
Hélas ! il a raison : il connoît bien nos cœurs.
» La bataille est donnée, & nous sommes vainqueurs. »
Vainqueurs ? ô mes amis ! vive la République !
(*Tous, excepté la citoyenne Agathon.*)
Vive la République !

ROSE.

O ma chère Angélique !

AGATHON, *reprend sa lecture.*

» Nous nous sommes battus, ma foi,
» Pendant une journée entière ;
» Et les Autrichiens s'en suiviendront, je croi :
» Nous les avons frottés de la bonne manière.
» On ne sauroit compter tous ceux qu'ils ont perdus.
» Nous rentrons dans le camp, & nous sommes rendus, »
» Car nous avons tous fait des efforts incroyables,
» Et dans cette action, nous étions de vrais diables. »

MORINVAL.

Les pauvres gens ! se battre au plus fort de l'hiver !

AGATHON.

De tout mon cœur encor, je les plaignois hier :
Mais ce n'est pas, je crois, le moment de les plaindre.
Suivons.
» Cher Agathon ! que ne puis-je vous peindre
» Tous les prodiges de valeur
» Qu'autour de moi j'ai vus ; & dans ce jour d'horreur,
» Ce mêlange étonnant de fureur, d'allégresse,
» De sans-froid & de hardiesse,
» Et de patriotique ardeur !...
» Un canonier mourant embrasse encor sa pièce,
» Et sourit ; il expire à son poste d'honneur.
» Frappé d'un coup mortel, un jeune enfant s'écrie :
» *O mes amis ! je suis content :*
» *Vous triomphez ; & moi, je meurs pour la patrie.*
» Tel même, en ce terrible instant,
» A l'intrépidité joint la plaisanterie,
» Et nous dit, en voyant son bras gauche emporté :

» *C'eſt jouer de bonheur ; le bras droit m'eſt reſté.*
» Enfin, jeunes & vieux, guerriers de tous les grades,
» Ont fait merveilles aujourd'hui. »

MORINVAL, *s'eſſuyant les yeux.*

Voyez ! il rend juſtice à tous ſes camarades,
Et ne dit pas un mot de lui !

AGATHON, *continue.*

» Je vous reverrai donc, & bientôt, je l'eſpère,
» Je reverrai ma femme... Eh mais ! en cet inſtant,
» Peut-être déjà je ſuis père.
» Ah ! s'il eſt vrai, baiſez, béniſſez mon enfant ;
» Baiſez notre accouchée encor plus tendrement.
» J'embraſſe avec reſpect ma chère belle-mère. »

La Cit. AGATHON.

Mon gendre eſt un brave homme, il le faut avouer.

MORINVAL, *à mi-voix.*

Elle ne prend pas mal ſon tems pour le louer.

AGATHON, *ſourit, & continue de lire.*

» Mille amitiés à Roſe. »

ROSE.

Oh ! jamais il n'oublie
Pour Roſe un petit mot.

AGATHON, *lit.*

» Faites, je vous ſupplie,
» Mes tendres complimens au bon Picard. »

PICARD père, *attendri.*

A moi?
Voyez !...
(*Montrant la citoyenne Agathon.*)
La citoyenne a bien raiſon, ma foi.
Comme il eſt bon enfant, ce brave militaire !

MORINVAL.

D'un vrai Républicain tel eſt le caractère :
Bon fils, bon citoyen, bon époux, bon ami,
Il n'eſt ni vertueux, ni ſenſible à demi.

AGATHON, *achève de lire.*

» Et ſon cher fils, mon vaillant camarade !
» Pour lui, de loin, j'ai bien gémi.

» Lorsque nous nous battons, se voir ainsi malade!
» Je ne lui dirai pas : *pends-toi, brave Picard* :
» Se pendre, en tous les cas, est une triste chose:
» Je lui dirai : *guéris ; viens plutôt que plutard,*
» *Après avoir épousé Rose.*»

La Cit. AGATHON.

Epousé Rose? eh mais! que veut dire ceci?

AGATHON.

Nous vous l'expliquerons.

ROSE, *à part.*

Je n'ai que faire ici.

AGATHON.

(*Bas à Rose.*)
Non. (*Haut à la même.*)
Rose, vas porter cette lettre à ma fille.

ROSE.

Oui, j'y cours. (*Elle sort.*)

PICARD père, *bas à Morinval, en suivant Rose des yeux.*

Ah! j'aurois une bru bien gentille.

SCENE XVI.

Les Citoyen & Citoyenne AGATHON, MORINVAL, PICARD père.

La Cit. AGATHON.

Ça, m'expliquerez-vous cet important secret? Picard prétendroit-il?

AGATHON.

Eh! quand cela seroit?

PICARD père.

Eh oui! cela me semble...

La Cit. AGATHON.

Une fort bonne affaire.

PICARD père.

Une fort bonne?... Eh mais! soit dit sans vous déplaire,

On ne penſera pas que ce ſoit pour ſon bien
Que nous recherchons Roſe : au fait, elle n'a rien,
Mais n'importe. Mon fils eſt jeune, fier, plein d'ame;
C'eſt un brave ſoldat; il nourrira ſa femme.

La Cit. AGATHON.

Il n'aura pas ce ſoin à prendre, j'en répons.

AGATHON.

D'où vient donc ce refus? car moi, je m'y confons.

La Cit. AGATHON.

Eh mais! de mon refus, vous connoiſſez la cauſe.

AGATHON.

Je connois?...

La Cit. AGATHON.

Comme moi, vous ſavez ce qu'eſt Roſe.

AGATHON.

D'accord. Je ſais que Roſe, & j'en ſerois garant,
Eſt ſage, douce...

La Cit. AGATHON.

Allons, faites bien l'ignorant!
(*aux citoyens Morinval & Picard père.*)
Oui, Meſſieurs, Roſe tient de près à ma famille.

AGATHON.

Il eſt vrai.

MORINVAL.

Comment donc?

La Cit. AGATHON.

Oui, vous dis-je, elle eſt fille
D'Ermeline Clairfont, mariée en ſecret
A mon couſin germain, à ce pauvre Dinfret.
(*au citoyen Agathon.*)
Vous ſavez bien pourquoi nous en fîmes myſtère
Au public, même à Roſe; & nous devions nous taire
Juſqu'à ce que pour elle il pût ſe préſenter
Un parti convenable.

AGATHON.

Eh! qui peut t'arrêter?
Il ſe préſente enfin, ce parti convenable.

La Cit. AGATHON.

Plaît-il ?... quoi ! vous seriez assez déraisonnable,
Sachant ce que Rose est, pour vouloir ?...

AGATHON.

Pourquoi non ?
Que nous importe, à nous, la naissance & le nom
De la petite Rose ? Ermeline est sa mère,
Je le sais ; à ce titre elle m'en est plus chère,
Et je te sais bon gré de tes généreux soins.
Mais pour cela, dis-moi, vaut-elle plus ou moins ?
(*montrant Morinval & Picard père.*)
En est-elle à leurs yeux, plus jolie & meilleure ?
Elle est ce qu'elle étoit encore tout-à-l'heure,
Sage, spirituelle, aimable, bonne enfant ;
Enfin, c'est toujours Rose : heureuse seulement
D'avoir de sa naissance ignoré le mystère !
Car elle n'en aura qu'un meilleur caractère.
Enfin, ma Rose plaît à tout le monde ici ;
Tout le monde l'estime.

PICARD père, *avec chaleur.*

Et mon Picard aussi.
Oui, mon fils, au défaut d'un puissant héritage,
A l'amour du travail & l'honneur en partage ;
Cela vaut les trésors de l'univers entier.
(*à la Citoyenne Agathon.*)
J'honorois mon état, lorsque je fus portier.
Mais je ne le suis plus. Vous avez, citoyenne,
Votre maison à vous, comme moi j'ai la mienne.
Mon fils est honnête homme aussi, brave soldat,
Servant bien son pays, blessé dans un combat ;
Et, sans vous compromettre, on peut fort bien prétendre
A s'allier à vous, quand on sût vous défendre.

AGATHON.

Appuyé, cher Picard.

MORINVAL.

Moi, je l'appuie aussi.

(à la citoyenne Agathon.)

Eh ! Madame, qui peut vous retenir ici ?
Quoi ! vous réſiſteriez, en cette conjoncture,
Au vœu de tout le monde, au vu de la nature ?
Picard eſt jeune, aimable, honnête, vertueux,
Il eſt bon patriote & ſoldat généreux ;
Roſe ne peut donc faire un choix plus digne d'elle.
Elle l'aime, il l'adore, & lui ſera fidèle ;
Voilà tout ce qu'il faut : pour former ce lien,
Le vrai mérite eſt tout, & le reſte n'eſt rien.

AGATHON.

Morinval a raiſon, ma femme ; il faut ſe rendre :
C'en eſt fait ; plus long-tems tu ne peux t'en défendre.
Ce jeune homme a pour lui le véritable honneur ;
Il eſt aimé de Roſe, il ſera ſon bonheur.
Elle te doit déjà beaucoup, preſque la vie ;
Elle eſt reconnoiſſante : allons, ma bonne amie,
(en la careſſant.)
Mets, par ce dernier trait, le comble à tes bienfaits,
Et qu'elle puiſſe enfin te bénir à jamais.

La Cit. AGATHON, *à demi-perſuadée.*

Ciel, faut-il...

AGATHON.

Oui, je vois que mon diſcours te touche,
Et que ce charmant *oui* va ſortir de ta bouche :
J'en ſuis ſûr, ton bon cœur va ſeul te décider.

La Cit AGATHON.

Hé bien donc, puiſqu'il faut en tout point vous céder,
Qu'après tout, la raiſon a des droits ſur ſon ame...
Allons, oui, je conſens...

AGATHON, *l'embraſſant.*

Je reconnois, ma femme.
C'eſt un plaiſir d'avoir affaire aux gens d'eſprit.
On les ramene...

La Cit. AGATHON, *avec un reſte d'humeur.*

Soit. Je conſens, il ſuffit.

MORINVAL, *voyant venir Picard fils avec Roſe.*

Sans doute : ah ! le voici.

AGATHON, *à sa femme*

Comme il a bonne mine !
Il peut bien épouser la petite cousine.

SCENE DERNIERE.

LES MÊMES, ROSE, PICARD fils.

AGATHON, *à Rose & à Picard fils.*

MA foi, mes bons amis, vous venez à propos :
La victoire est à nous.

PICARD fils.

Comment ?

AGATHON.

En quatre mots,
Soyez l'époux de Rose.

ROSE.

O ciel ! est-il possible ?

PICARD fils.

Qui ? moi !... Si vous saviez combien je suis sensible !
(*à la Cit. Agathon.*)
Vous vous rendez vous-même à mes vœux les plus doux ?

La Cit. AGATHON, *à Picard fils.*

Hé bien ! oui, je consens que Rose soit à vous.
Soyez-en digne, au moins, par vos soins, votre zèle...

PICARD fils.

Ah ! doutez-vous qu'époux, qu'amant toujours fidèle ?...

AGATHON.

Non, non ; nous le savons, Rose est en bonnes mains.
Eh bien ! non voilà donc cousins presque germains !

PICARD fils.

Cousins ?

PICARD père.

Oui, mon enfant.

La

La Cit. AGATHON, *à Rose.*

Embrassez-moi, ma chère :
Vous êtes ma cousine.

ROSE, *se jettant dans ses bras.*

Ah ! vous étiez ma mère.

AGATHON, *à Rose & à Picard.*

On vous dira comment tout cela s'est passé :
Nous avons quelque chose ici de plus pressé.
(*à Rose.*)
Donne ta main.

ROSE, *la donnant.*

Qui ? moi ?

AGATHON, *à Picard fils*

Toi, donne aussi la tienne.
(*avec tendresse & dignité.*)
J'unis le Citoyen avec la Citoyenne.
Je bénis, mes enfans, de nœuds si purs, si doux :
Modèle des amans, soyez-le des époux.

ROSE & PICARD.

Ah ! oui, nous le serons.

AGATHON.

Ecoutez, j'imagine
Que l'on a bien le droit de doter sa cousine.

PICARD fils.

A-t-elle besoin?...

AGATHON.

Non. Moi, je ne disois mot ;
Mais j'ai dix mille francs d'épargnés pour sa dot.

PICARD père.

Dix mille francs ?

PICARD fils, *à Agathon.*

De vous, rien ne sauroit surprendre.
Mais, à cette faveur j'étois loin de m'attendre.
Du simple nécessaire on va se contenter ;
Et c'est être aujourd'hui riche, que d'apporter
La force d'un côté, de l'autre l'industrie,
Et tous deux un grand fond d'amour pour la Patrie.
Que faut-il davantage ?

MORINVAL.

Il a raiſon.

PICARD père, *à ſon fils.*

Fort bien :
Mais vas, dix mille francs ne gâtent jamais rien.
Eh ! cela fait, vois-tu, cinq cens livres de rente.

La Cit. AGATHON, *émue, à ſon mari.*

Ce que vous faites-là pour ma chère parente,
Le ton de ce jeune homme on ne peut plus décent,
Enfin tout ce ſpectacle aimable, attendriſſant,
Me touche, me pénètre ; avec une autre fille,
C'eſt un ami de plus que j'ai dans ma famille.

PICARD fils.

Ah ! comment reconnoître !...

AGATHON.

En n'en parlant jamais,
Mais en nous aimant bien.

PICARD fils.

Ah ! croyez...

AGATHON, *lui fermant la bouche.*

Je crois : paix.
Soyez heureux, enfans, voilà ma récompenſe.

MORINVAL, *à Agathon.*

Elle eſt dans ton bon cœur. En pareil cas, je penſe,
Des deux, celui qui donne eſt bien le plus heureux.

AGATHON, *à Morinval.*

Tu l'éprouvas ſouvent, ami ſi généreux !
(*à toute ſa famille.*)
Oui, c'eſt là, mes enfans, que le bonheur conſiſte ;
L'honnête homme ne peut manquer d'être optimiſte ;
Et c'eſt ainſi que, moi, je l'ai toujours été.
Que, ſans prétention, chacun de ſon côté,
Rempliſſe ſes devoirs au ſein de ſon ménage,
Faſſe le bien qu'il peut dans tout ſon voiſinage,

Soit désintéressé, modeste, sans détours,
Pur dans ses actions, & vrai dans ses discours;
De toutes ces vertus la constante pratique
Sera le ferme appui de la chose publique,
La source du bonheur; c'est alors que je veux
Au lieu de *tout est bien*, dire « tout est au mieux. »

VAUDEVILLE.

PICARD père.

Enfin, la voilà rétablie,
Cette touchante Egalité!
(à Agathon.)
A ta famille je m'allie,
Toi que toujours je respectai.
Le bon Picard jouit, existe,
Il se sent homme & citoyen;
Et peut dire avec l'Optimiste:
» Tout est bien, oui, tout ira bien. » *Bis.*

PICARD fils.

Jugez s'il faut que je le dise,
Quand de Rose j'obtiens la main!
Mais quoi? n'est-ce pas la devise
De tout brave Républicain?
Sublime amour de la Patrie!
Voyez un soldat citoyen:
En mourant pour elle, il s'écrie:
» Je m'en vais, mais tout ira bien. » *Bis.*

MORINVAL.

J'en accepte aussi le préfage,
Moi, toujours mécontent, grondeur:
Mais achevons ce grand ouvrage,
Et méritons notre bonheur.
Joignons les vertus domestiques
Aux qualités du Citoyen.
La vertu fait les Républiques:
Des mœurs, des mœurs, tout ira bien. *Bis.*

La Cit. AGATHON.

Faudra-t-il applaudir moi-même,
Quand ſi long-tems je m'affligeai ?....
Mais cependant, ſi mon ſyſtême
N'étoit qu'orgueil & préjugé ?
Quand chacun eſt plein d'eſpérance
Que tout Français eſt Citoyen ;
Serois-je donc la ſeule en France
Qui ne dirois pas » tout eſt bien !
Oui, je dis auſſi, *tout eſt bien.* » *Bis.*

AGATHON

Eh ! bien, que vous diſois-je, amis ? je m'abuſois,
Selon vous ! ah ! mon cœur ne me trompa jamais.

(*il chante.*)

Peut-être la philoſophie
Accuſoit jadis ma gaîté :
Aujourd'hui tout me juſtifie,
Quand de tout je ſuis enchanté.
Je l'étois comme époux & père,
Je le ſuis comme Citoyen,
Et chacun avec moi, j'eſpère,
Va dire avec moi » tout eſt bien. » *Bis.*

ROSE.

C'eſt pour moi, patriote née,
Qu'eſt fait un refrain auſſi doux,
Moi, qui trouve en cette journée

(*Tendant une main aux Citoyen & Citoyenne Agathon, & ſouriant au jeune Picard.*)

Une famille, un tendre époux.

(*au Public.*)

Y joindrez-vous votre ſuffrage ?
Trop heureux l'auteur citoyen,
Si vous diſiez de ſon ouvrage :
» Mais vraiment il eſt aſſez bien ! » *Bis.*

FIN.